

L'ami pommier

(Code couleur : assis derrière, **debout derrière** , **debout pommier**, **debout français**)

Version originale : Bruno Hächler, Zurich, Nord-Sud, 1999.
Arrangement : Odalric-ambrym Maillard, Villeneuve d'Ascq, 2018.



L'amitié. C'est merveilleux l'amitié, c'est puissant, c'est universel.

Ce soir, j'aimerais vous conter une amitié toute particulière entre un homme, et un arbre.

Imaginez un beau jardin, un peu en retrait de la ville, abritant une maison timide. Dans cette maison, vivait un homme du nom de François et dans ce jardin vivait un arbre, un magnifique pommier.

Chaque matin, en se levant François admirait son arbre par la fenêtre. Rien qu'à le voir, si grand, si beau, il était heureux. Chaque printemps, Pommier se couvrait d'un grand manteau de fleurs où butinaient les abeilles, qui à l'automne, se colorait de mille feux.

François aimait son arbre depuis toujours. Quand il était petit, il aimait grimper dans ses branches et s'y cacher lorsque sa maman l'appelait pour dîner. Plus tard, c'est sous ce pommier qu'il demanda sa main à sa bien-aimée. Et c'est encore pommier qui fut le témoin des premiers pas de leurs enfants.



De belles années passèrent et défilèrent ainsi. François ne se lassait pas d'admirer son arbre. Parfois, quelqu'un s'arrêtait derrière la clôture, et disait à son enfant : « Regarde le bel arbre ! ». Des sillons creusèrent son visage, et ses cheveux, d'abord grisonnants, blanchirent puis s'envolèrent telles les feuilles en automne. Seule sa barbe poussa. Et puis, lorsque la femme de François disparut, François, bien que profondément triste, remarqua qu'une des fleurs de pommiers, dont elle aimait tant le parfum, resta ouverte et fraîche toute une année durant ; Pommier fit cela naturellement pour son vieil ami.

François continua de vivre, heureux aux côtés de son arbre, à croquer les fruits délicieux produits avec toute la générosité que confère le grand âge. Et lui-même, s'il lui arrivait de surprendre des enfants en train de lui chiper des pommes, riait de bon cœur en disant « Les fruits volés sont toujours les meilleurs, pas vrai ? »

Sur quoi les coupables, gênés, s'enfuyaient à toutes jambes.



Mais un jour, un terrible malheur arriva.

Un orage d'automne s'abattit sur la ville. La pluie violente transforma les rues en torrent, un vent furieux fit claquer les volets et tous les habitants se réfugièrent chez eux. François observait l'orage de derrière sa fenêtre. Il était inquiet pour son arbre. Soudain, son visage se figea. Dans une lumière aveuglante et un tonnerre fracassant, Pommier venait de se faire foudroyer. Sous ses yeux, le tronc tout entier se fendit dans un long et douloureux craquement.

Quand l'orage s'éloigna, François alla auprès de son arbre. Il le consola, lui murmura « Je sais, ça fait mal » tout en caressant l'écorce calcinée. L'arbre gémissait à voix basse, et l'on put distinguer ses larmes, des perles d'eau scintillant le long de son tronc.

Le printemps suivant fut chaud, les oiseaux chantaient, et seule se détachait sur le ciel bleu la triste et sombre silhouette de pommier. Il n'avait plus la force d'antan. Il avait bien fait quelques minuscules feuilles, mais sa plaie béante le faisait tant souffrir.



Le pire, c'était les gens. Ils s'arrêtaient pour le traiter d'horreur ou d'affreux épouvantail, qu'il était dangereux pour les enfants et qu'il fallait l'abattre !

Plus triste de jour en jour, l'arbre arrosait tant de ses larmes les quelques fleurs qu'il lui restaient qu'elles fanaient encore plus vite. François était furieux, triste, « Allez-vous-en ! » criait-il parfois en chassant les mauvaises langues.

Puis un jour, le vieux François eut une idée. De bon matin, il partit sur son vieux vélo rouillé d'un air joyeux qui étonna ses voisins. En revenant quelques heures plus tard, il creusa un grand trou bien profond à côté de son arbre, et y planta un tout jeune pommier.

« Il s'est enfin décidé à arracher ce vieil arbre mort ! » se dirent les gens.

Mais François prit soin du petit arbre, et laissa faire le temps. Les saisons se succédèrent, et s'accumulèrent sur le dos de François.

Le petit pommier devint un arbre splendide, et le vieil arbre était toujours là lui aussi, tout contre lui. Il vivait des jours heureux, paisible et tranquille, soutenu par son jeune voisin. Années après années, les feuilles et les fleurs renaissaient sur ses branches. Parfois même, quelqu'un s'arrêtait et les contemplait longuement tous deux, d'un air apaisé. François était joyeux et riait en secret quand de temps à autre, un enfant volait aussi l'une des rares pommes de Pommier.



L'ami pommier (version originale)

Bruno Hächler, Zurich, Nord-Sud, 1999

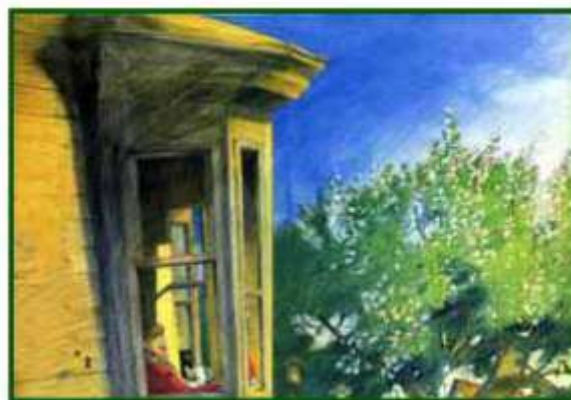


Au sortir de la ville, dans une vieille maison timidement cachée au fond d'un beau jardin, vivait jadis un homme qui avait de bons yeux rieurs derrière ses petites lunettes rondes, et un air doux comme un mouton sous sa toison de boucles brunes.

Il s'appelait François. Chaque matin, en se levant, François contemplait son arbre : un magnifique pommier qui poussait sous ses fenêtres. Rien qu'à le voir, si grand, si beau, il était heureux. Et chaque soir, en rentrant du travail, il passait des heures à regarder les oiseaux qui nichaient dans son feuillage.

Car on ne s'ennuie pas à regarder les arbres : certains sont même de véritables magiciens. Au printemps, ils disparaissent sous un grand manteau de fleurs où butinent les abeilles. Au plus chaud de l'été, ils offrent leur ombre fraîche à tous ceux qui, le visage en feu, fuient le soleil brûlant.

Puis, quand vient l'automne, ils lancent à la volée des gerbes de feuilles jaunes, rouges ou rousses qu'un vent fougueux éparpille au loin sur les trottoirs et les pavés... en attendant que l'hiver referme sur eux sa grande cape blanche.



François aimait son arbre depuis toujours. Quand il était petit, il grimpait souvent dans ses branches et y restait caché lorsque sa maman l'appelait pour le dîner. Et maintenant qu'il avait grandi, le seul fait de l'admirer lui procurait toujours autant de joie. Il ne lui fallait rien de

plus pour être heureux. Parfois, quelqu'un s'arrêtait derrière la clôture – le plus souvent un homme, ou une femme avec un enfant – et il les entendait dire : « Regarde, le bel arbre ! » Mais la plupart des gens, trop pressés, passaient sans le voir.

Les années passèrent.

François avait vieilli. De profonds sillons creusaient à présent son visage, et ses cheveux d'abord grisonnants, puis blancs, avaient fini par se clairsemer, emportés par le temps comme les feuilles par le vent. Seule sa barbe avait poussé, telle une longue écharpe de laine blanche. François était cependant toujours aussi heureux et ne se lassait pas d'observer son arbre et les oiseaux.

S'il lui arrivait de surprendre des enfants en train de lui chiper des pommes, il riait de bon cœur en disant : « Les fruits volés sont toujours les meilleurs, pas vrai ? »

Sur quoi les coupables, gênés, s'enfuyaient à toutes jambes.



Mais un jour, un terrible malheur arriva. L'automne était de retour et un vent furieux faisait claquer les volets et voltiger les feuilles. Au-dessus des collines voisines, les nuages noirs semblaient si menaçants que chacun s'était empressé de rentrer chez soi. François ferma lui aussi sa fenêtre au premier éclair, mais il resta dans la pénombre à observer l'orage.

Bientôt, d'énormes gouttes vinrent s'écraser contre la vitre, et l'averse s'abattit avec une telle force sur la petite ville qu'on eût dit qu'une main furieuse déversait sur elle un gigantesque tonneau. Déchiré d'éclairs, le ciel d'encre résonnait de coups de tonnerre, de plus en plus proches, de plus en plus violents.

Et soudain, le cœur de François cessa de battre : dans un vacarme assourdissant, la foudre venait de tomber sur son pommier ! Sous ses yeux, le tronc se fendit dans un long craquement.

Puis la pluie vint laver sa blessure.

Quand l'orage s'éloigna, il laissa derrière lui un bien triste spectacle. Le pommier, jadis si beau, était là, tout pantelant, plus biscornu encore que la vieille maison. Du haut des branches jusqu'aux racines, une longue cicatrice entaillait le tronc.

« Ça fait mal, je sais », murmura François pour le consoler, tout en caressant l'écorce calcinée. L'arbre gémissait à voix basse. Et si les hommes savaient que les arbres pleurent, eux aussi, François aurait sans doute remarqué les perles d'eau qui scintillaient le long du tronc.

Le printemps suivant fut chaud et ensoleillé. Les oiseaux chantaient à tue-tête. Seule sur le ciel bleu, se détachait la triste silhouette sombre et noueuse du pommier. Des feuilles minuscules avaient bien repoussé sur ses branches, çà et là, ainsi que quelques fleurs dans lesquelles butinaient les abeilles comme autrefois.

Mais l'arbre avait beau faire, il n'avait plus la force de retrouver sa beauté d'antan. Sa plaie béante le faisait souffrir dès qu'un rayon de soleil l'effleurait ou que le temps changeait.

Mais ce n'était pas le pire...

Ces derniers temps, les gens qui passaient s'arrêtaient souvent pour le regarder et, l'air dédaigneux, le traitaient d'horreur ou bien d'affreux épouvantail.

« C'est une honte, il faut l'abattre ! » lança un jour une femme. Et quelqu'un renchérit, disant qu'il serait temps de le remplacer par un parking ou un joli gazon.

Plus triste de jour en jour, l'arbre arrosait tant de ses larmes les quelques fleurs qui lui restaient qu'elles fanèrent plus vite encore. François était furieux d'entendre les gens parler ainsi.

Il aimait son arbre tel qu'il était et, chaque soir, allait caresser son écorce tout en guettant le chant des oiseaux dans ses branches mortes.

« Allez-vous-en ! » criait-il parfois, hors de lui, en chassant les mauvaises langues à grands coups de balai. Mais en vain.

Le lendemain, d'autres passants s'arrêtaient et le critiquaient de plus belle.



Alors un jour, François se décida.

De bon matin, il partit sur son vieux vélo rouillé, souriant si gaiement en pédalant que ses voisins s'en étonnèrent. Quelques heures plus tard, il revint chargé d'un gros paquet qu'il déposa au jardin. Puis il alla chercher sa pelle et se mit à creuser avec ardeur au pied du pommier, ne s'arrêtant pour se reposer que lorsque le trou fut bien profond. Et dans ce trou, François planta un tout jeune pommier qui arrivait à peine à la hauteur de sa barbe blanche.

« Il s'est enfin décidé à arracher ce vieil arbre ! » se dirent les gens.

Mais François se contenta de sourire. Il recouvrit les racines du petit arbre, l'arrosa avec soin, et alla ranger sa pelle.

Printemps, étés, automnes, hivers se succédèrent à nouveau. François avait désormais le dos voûté et passait le plus clair de son temps assis à la fenêtre, le sourire aux lèvres.

Au jardin, le petit pommier était devenu un arbre splendide qui portait tant de fruits que François ne pouvait plus les manger tout seul.

Et le vieil arbre était toujours là, lui aussi, tout contre lui.

Soutenu par les branches vigoureuses de son jeune voisin, il vivait là des jours heureux, paisible et tranquille.

Chaque année, il voyait avec joie renaître quelques feuilles et des fleurs sur ses branches. Et il riait en secret quand un enfant, de temps à autre, volait aussi l'une de ses rares pommes qu'il lui restait.

La plupart des gens, toujours pressés, passaient sans les voir. Mais parfois, quelqu'un s'arrêtait et les contemplait longuement, tous les deux.

Un soir d'automne, le vieil arbre sentit soudain une main amie sur son écorce rugueuse.

Le vieux François était venu le voir sans bruit.

Tout bas, il lui parla.

Alors, en silence, l'arbre inclina ses branches.

Lui aussi l'avait senti : l'hiver approchait.

Il était temps de se reposer.

Tandis que les premiers flocons voltigeaient aux fenêtres et que François s'allongeait bien au chaud dans son lit, le vieil arbre s'assoupit au jardin.

Et les deux amis s'endormirent en rêvant du printemps.

